
U d'/of OTTAWA
39003002455094


Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

De l'auteur à
monsieur Jamin

F. Fabié

Ronces et Lierres

DU MÊME AUTEUR

ÉDITION ELZÉVIRIENNE

POÉSIES (1880-1887). *La Poésie des Bêtes. — Le Clocher.* 1 vol. avec portrait gravé à l'eau-forte . . . . 6 »

POÉSIES (1888-1892). *La bonne Terre. — Voix rustiques.* 1 vol. 6 »

POÉSIES (1892-1904). *Vers la Maison. — Par les vieux Chemins.* 1 volume . . . . 6 »

ÉDITION IN-18 JÉSUS

LA POÉSIE DES BÊTES. 1 volume *(épuisé)* . . . . » »

LE CLOCHER. 1 volume *(épuisé)* . . . . » »

LA BONNE TERRE. 1 volume . . . . 3 »

VOIX RUSTIQUES. 1 volume *(épuisé)* . . . . » »

VERS LA MAISON. 1 volume . . . . 3 »

AMENDE HONORABLE A LA TERRE. 1 volume . . . . . » 50

LA POÉSIE DANS L'ÉDUCATION ET DANS LA VIE. 1 vol. » 75

FRANÇOIS FABIÉ

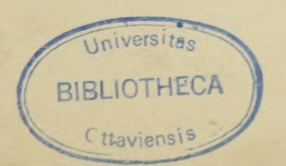
Ronces et Lierres

POÉSIES



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

M DCCCCXII





RONCES ET LIERRES

O lierres des vieux murs et des vieilles écorces,
Ronces amères des terrains abandonnés,
Sous vos rejets griffus ou vos lianes torses
Que de chers souvenirs dorment pelotonnés !

Autour des noirs logis où les âmes fidèles
Reviennent tristement, entre deux angélus,
Tu mets de verts manteaux flottants, des frissons d'ailes,
Lierre, et tu rends des nids aux chênes vermoulus.

Et toi, ronce, dans les coins des vieux cimetières
Où les bouquets au vent d'un jour se sont flétris,
Sur les petites croix et les débris de bières
Tu projettes tes bras maternels et fleuris...

Plantes du souvenir, robe des choses mortes,
Suprême floraison de ce qui va finir,
Fidélités un peu moroses, mais si fortes,
Étreintes que l'oubli ne saurait désunir,

Je veux que désormais vous deveniez l'emblème
De mes vers au passé tout entiers consacrés;
Comme vous je le pare, et comme vous je l'aime,
Et mon cœur vit avec les morts que vous couvrez.





A MES ÉCOLIERS

Avant de le quitter, ce cabinet banal
D'école, où si longtemps, réglé comme l'horloge,
J'ai prodigué conseils, avis, reproche, éloge,
Reçu, lu, rêvassé, — rimé même, et fort mal,
Pour chasser la rancœur des besognes arides, —
J'appuie encor mon front brûlant chargé de rides
A ces carreaux glacés d'où j'ai vu mille fois
Nos six cents écoliers, d'air et de bruit avides,
Mêler leurs pas, leurs mains, leurs rires et leurs voix
Dans la cour froide et sombre ou de soleil emplie;
Et je regarde, hélas! avec mélancolie,
Cet essaim turbulent, égoïste et joyeux
Auquel un doux lien mystérieux me lie,
Et qui demain jouera, guetté par d'autres yeux,
Puis s'éparpillera vers les fleurs de la vie...

— D'autres ont précédé, que j'ai conduits aussi,
Qui furent de tous points semblables à ceux-ci,
Et qui vont maintenant dispersés sur les routes,
Tristes ou gais, forts de leur foi, rongés de doutes,
Montant d'un pas rapide ou lent au but promis,
Et quelques-uns déjà connaissant les déroutes,
Et d'autres disparus à jamais, endormis
Dans la mort, oubliés même de leurs amis...
— Et tous ont joué là les jeux que l'on y joue
A cette heure, entre deux classes et deux efforts,
Et ceux-ci vont bientôt prendre aussi leurs essors,
Même toi, cher petit, qui, la main à la joue,
Là-bas, près d'un pilier, fixes tes beaux grands yeux
Sur ma vitre et sur mon visage soucieux,
Étonné — puisque dès demain je serai libre,
Et que ton cœur, à ce seul mot, tressaille et vibre —
De me voir attristé. — Sans doute, oui, je m'en vais
Vers le repos permis, vers le bois ou la grève,
Reprendre où je l'avais laissé jadis mon rêve;
Mais une voix me dit : « Ce que tu leur devais,
A ces pauvres enfants, le leur as-tu, sans trêve,
Tous les jours, à toute heure, également donné?
As-tu sévi quand il fallait, ou pardonné,
Encouragé, guidé, trouvé ce qui relève,
Ce qui guérit, ce qui fait qu'on devient meilleur?
As-tu su t'abstenir toujours du trait railleur

Qui, tel qu'un aiguillon de guêpe venimeuse,
Vit longtemps dans la plaie et l'avive et la creuse?
As-tu sous le savoir livresque, en soi si vain,
Mis, comme sous la pâte on place le levain,
Un ferment d'idéal qui l'échauffe et l'anime?
Leur as-tu fait lever leurs regards vers la cime
Où d'imprudents bergers, un jour, se sont vantés
D'avoir, sous leur poing frêle et sous leur souffle infime,
Éteint à tout jamais les anciennes clartés?... »
— Je ne sais, je ne sais... Et c'est pourquoi, morose,
Au moment de quitter tout ce peuple d'enfants
Qui remplissent l'air froid de leurs cris triomphants,
Je reste là, le front contre la vitre close,
Longuement; je m'attarde à couver leurs ébats;
Je voudrais, dans ces yeux de langueur ou de flamme,
Deviner s'ils sont tous armés pour les combats,
Si dans leurs jeunes corps vibrants vibre aussi l'âme...
Mais la nuit tombe... Il faut partir... Je ne sais pas.



SAVOIR VIEILLIR

A Émile Albert.

Savoir vieillir, quel art, mais combien difficile!
Que de ferme vouloir il y faut et quels dons!
Que de victoires sur notre orgueil imbécile!
Que de renoncements cruels et d'abandons!

Vieillir, se l'avouer à soi-même et le dire
Tout haut, non pas pour voir protester les amis,
Mais pour y conformer ses goûts et s'interdire
Ce que la veille encore on se croyait permis;

Avec sincérité, dès que l'aube se lève,
Se bien persuader qu'on est plus vieux d'un jour,
A chaque cheveu blanc se séparer d'un rêve
Et lui dire tout bas un adieu sans retour;

Quand l'amour fuit devant nos hivers et nos rides,
Comme un oiseau frileux, ne pas s'en désoler;
Et même s'il revient en des retours rapides
Et nous sourit encor, — le laisser s'en aller;

Si quelque amie, au cœur de sœur plus que d'amante,
Très bonne, offre ses mains à notre front lassé,
Repousser doucement sa tendresse clémente,
Dénouer ce dernier lien d'un cher passé;

Rétrécir l'horizon des projets et des tâches,
Pour élargir celui de l'au-delà sans fin,
Éviter de son mieux les regrets vains et lâches
Qui des restes d'hier voudraient nourrir demain;

Aux appétits grossiers infliger d'âpres jeûnes
Et nourrir son esprit d'un savoir simple et sûr,
Devenir doux, devenir bon, aimer les jeunes
Comme on aima les fleurs, l'espérance et l'azur;

Les voir aller, penser, s'aimer sans jalousie;
Admettre contre nous qu'ils ont parfois raison,
Et que leurs rêves ont aussi leur poésie,
Et qu'on peut, sans l'abattre, embellir la maison;

Se résigner à vivre un peu sur le rivage,
Tandis qu'ils vogueront sur les flots hasardeux,
Et devenir discret sans devenir sauvage,
Se laisser oublier d'eux en vivant près d'eux;

S'estimer bien heureux si, dans les jours de fêtes,
Ils daignent quelquefois se souvenir de nous,
Et si nos petits-fils, blondes ou brunes têtes,
Prennent la place des ingrats sur nos genoux;

Vaquer sans bruit aux soins que tout départ réclame,
Prier et faire un peu de bien autour de soi;
Sans négliger son corps, parer surtout son âme,
Chauffant l'un aux tisons, l'autre à l'ancienne foi;

Puis, un soir, s'en aller sans trop causer d'alarmes,
Discrètement, mourir un peu comme on s'endort,
Pour que les tout petits ne versent pas de larmes
Et qu'ils ne sachent que plus tard ce qu'est la mort:

— Voilà l'art merveilleux connu de nos grands-pères
Et qui les faisait bons, tendres et vénérés;
Ils devenaient très vieux sans être trop austères,
Et partaient souriants, certains d'être pleurés.



ADIEU, PARIS !

A Émile Faguet.

ADIEU, Paris ! — Un quart de siècle, ou peu s'en faut,
J'ai foulé ton pavé de gloire et de misère,
Peinant, luttant, grimpant enfin — oh ! pas bien haut —
Sur l'escalier du temple où sourit la Chimère ;
Adieu ! Je vais revoir la vieille Terre-mère,
Trop tard pour mon bonheur... ou peut-être trop tôt.

Je t'ai souvent maudit, Paris, du cœur, des lèvres,
De la plume, en des vers applaudis quelquefois.
Je t'en voulais de ta cohue et de tes fièvres,
De ta rumeur profonde où se perdait ma voix
De petit rouge-gorge exilé de ses bois ;
De ton amour pour la suffisance et la pose,

Pour le clinquant, le faux, l'ampoulé, le joli,
De tes engouements fous, de tes dédains sans cause :
Un soir le Panthéon, le lendemain l'oubli.

Adieu. — J'ai peu mêlé les eaux de ma fontaine
A tes mille ruisseaux tous plus ou moins bourbeux;
Je suis resté fidèle à la chanson lointaine
Que ma mère m'apprit dans nos chemins herbeux,
Lorsque j'allais gardant les brebis ou les bœufs;
Tes cénacles m'ont vu sur leur seuil, mais à peine,
Et tes salons, jamais, même les plus fameux.
Adieu.

— Je n'ai pourtant contre toi nulle haine,
Car les ans m'ont calmé qui m'ont pris mes cheveux.
Si je t'ai malmené je m'en repens; et même
Tout près de te quitter j'avouerai, si tu veux,
Que je te dois — en plus de mes vers de blasphème —
Quelques airs que là-bas on répète et qu'on aime,
Parce que, sur les bords de ton fleuve exilé,
Mon âme nostalgique a plus souvent volé
Et plus éperdument vers les cimes natales,
Et que j'ai mieux compris, mieux aimé, mieux chanté
Mes bois ombreux et mes bruyères virginales,
Mon clocher, comme un chêne à l'air libre planté,
Mon pays de fraicheur, de sève et de santé!

Et je te dois aussi quelques nobles tendresses
Qui se prolongeront en de pieux regrets;
Car, — ainsi que parfois sur le bord d'un marais
Ourlé de fleurs de fange aux malsaines ivresses
S'ouvrent comme des yeux quelques calices frais, —
Sur les berges du lac trouble où sans fin tournoie
Ta foule qui s'amuse et se grise et se noie,
J'ai rencontré des cœurs, aussitôt reconnus
Pour frères, s'isolant de la commune joie,
De mon pays ou de pays pareils venus,
Naïfs, et se berçant de mes airs ingénus.

Adieu, Paris, adieu. — De la légère trace
Qu'ont pu sur tes pavés où tout l'univers passe
Imprimer un instant mes talons de terrien
Je sais trop que ce soir il ne restera rien,
Et que mes vers chantant mon clocher et ma race,
Mes vers les plus aimés, dont j'avais quelque orgueil,
Disparaîtront de la vitrine et du recueil,
Des lèvres qui jadis souvent les déclamèrent,
Et du cerveau de ceux qui, m'aimant, les aimèrent,
Puis mourront, comme loin de leurs natals sillons
Nos genêts meurent dans la serre ou les salons.
Je sais qu'un peu plus tard, prochainement peut-être,
Un soir, dans les journaux, deux lignes apprendront

A leurs lecteurs, dont peu, bien peu se souviendront,
Qu'*un poète estimé* (sic) *vient de disparaître;*
Et qu'au printemps suivant, si l'herbe sur mon front,
Comme je le souhaite et comme je l'espère,
Croît et verdit, dans le rustique cimetière
Où l'on m'aura couché, sans pompe, entre les miens,
A l'ombre de la croix de bois des vrais chrétiens,
L'abeille qui viendra vider la cassolette
De la fleur de la ronce ou de la violette
Sera sans doute seule à deviner où dort
Le triste cœur d'où tous mes vers ont pris l'essor...

Oui, je sais tout cela, Paris, et m'y résigne.
Tu m'as donné l'humble renom dont j'étais digne,
En somme. N'ayant point les dons que tu chéris,
Je vivais à l'écart, timide, un peu sauvage,
Dédaigneux de tes goûts comme de ton langage,
Amer, injuste même envers tes favoris;
Et pourtant — d'un peu loin — parfois tu me souris,
Trouvant quelque saveur à mon fruste ramage :
Merci ! — L'âge et le deuil ayant éteint ma voix,
Je m'en vais essayer de finir comme un sage,
Entre une chère tombe et l'ombre de mes bois.



RETOUR TARDIF

Après vingt-cinq ans de Paris,
De pavé fangeux, de ciel gris,
Nous avons revu ta Provence;
Mais sous ses amandiers fleuris
Rien ne revit de ton enfance.

Et ma jeunesse, qui, dix ans,
Au bruit de tes pins caressants,
Berça notre amour et son rêve,
Est plus morte encor, je le sens,
Et n'a pas marqué sur ta grève.

Heureux qui revient au foyer
Quand il a quelqu'un à choyer :
Cœur qui l'attend, voix qui l'appelle
Dans le vieux logis familier
Auquel la race fut fidèle ;

Mais malheur aux déracinés
Que leur folie a promenés
Un quart de siècle par les villes,
Et qui trop tard sont retournés
Au berceau des heures tranquilles !

Ils n'y trouveront pas l'accueil
De ceux dont ils étaient l'orgueil,
Mais qui sont morts à les attendre ;
Ils y vieilliront, l'âme en deuil,
A remuer un peu de cendre,

Sans parvenir à ranimer
Ceux qu'ils ne surent pas aimer
De l'amour qui se sacrifie,
Et sans personne pour fermer
Leurs pauvres yeux las de la vie.

Ah ! l'on devrait au moins avoir
Le courage, quand vient le soir
De nos cœurs et de nos années,
De ne pas aller vous revoir,
Terre et tombes abandonnées.



PREMIER AVRIL

PREMIER avril! Date jolie
Et fraîche comme un chant d'oiseau
Et des gazouillis de ruisseau,
Ramène ta claire embellie
Dans le cœur et dans le cerveau,
Premier avril, date jolie!

Premier avril! — Le ciel est bleu;
Le vent du renouveau caresse
Le saule à la pleurante tresse
Et le peuplier qui, vers Dieu,
Comme une harpe d'or se dresse,
Frémissante sous le ciel bleu.

Premier avril, ô date exquise
Qui tous les ans, jusqu'à ce jour,
M'apportais quelques vers d'amour
Pour l'humble Muse ma payse,
Réchauffe-moi de ton retour,
Premier avril, ô date exquise!

Premier avril, mets des rideaux
Tissés de fleurs et de feuillage
Aux cimetières de village;
Cache-moi les humbles tombeaux
Où les miens — plusieurs avant l'âge —
Dorment derrière tes rideaux.

Premier avril, toi qui ramènes
Sous les rameaux hospitaliers
Les oiseaux et les écoliers,
Emmène-moi pour deux semaines
Par les prés et par les halliers
Où tous les ans tu les ramènes.

Refais-moi naïf et songeur,
Avril, mois d'azur et de rêve;
Mois des essors, mois de la sève,

Mois des nids, fais-moi dénicheur,
Pour qu'au ciel encore je lève
Mon regard naïf et songeur,

Et qu'en apercevant des ailes
Parmi les bourgeons entr'ouverts
J'oublie une heure les revers
Et les pâles amours mortelles,
Pour laisser mon âme, à travers
L'azur, ouvrir aussi ses ailes !



JEUDI SAINT

O lamentations poignantes du prophète!
Jamais psaume de deuil ou *Te Deum* de fête,
Jamais air naïf ou savant
Animant les sillons, emplissant les églises,
Ou montant de l'orchestre aux feuillages des frises,
Non pas même la plainte indicible du vent,
Dans mon cœur désolé n'est entré plus avant.

« *Jerusalem, Jerusalem...* » Lorsque s'élève,
Le jeudi saint, ce chant qu'un long sanglot achève,
J'ai toujours des pleurs dans les yeux.
Et je ne pleure point sur la « Cité perfide »,
Mais sur mon âme, aussi rebelle et déicide,
Qui se dérobe à mille appels mystérieux
Et se traîne en la fange, avec la soif des cieux.

« *Jerusalem...* » — C'est toi, vieille église rustique
Où j'entendis d'abord, pâle écolier mystique,
La prose du prophète hébreu,
C'est toi peut-être, pauvre église, que je pleure,
Et ceux qui m'y menaient, qui sont morts à cette heure,
Et l'enfant pure à qui j'ajournais mon aveu,
Si bien qu'elle s'en fut, au loin, épouser Dieu.

« *Jerusalem, Jerusalem...* » — C'est toi, peut-être,
Ma foi naïve, un jour morte, et qui veux renaître,
Sur laquelle je m'attendris.
Oh ! croire, croire encore ! et, la sainte semaine,
Suivre docilement la voix qui vous ramène
Vers le doux Maître au front saignant, aux pieds meurtris,
Qui se donne avec joie à ceux qu'il a repris...

C'est sur cela : l'enfance enfuie et l'innocence,
Le cœur pareil à l'encensoir que l'on balance,
Petit clergeon enamouré,
Puis qu'on laisse en lambeaux aux buissons de la route,
Qu'hier, en écoutant avec l'âme en déroute :
« *Jerusalem, Jerusalem, convertere*
Ad Dominum Deum tuum... » j'ai tant pleuré.



NOUS N'IRONS PLUS...

MON frère aimé, mes doux amis
Depuis si longtemps endormis
Sous l'herbe du vieux cimetière,
C'est Pâques : le bois feuille encor
Et frissonne dans la lumière ;
Ah ! rouvrez donc votre paupière,
Retournons dans ce frais décor...

Écoutez ! Les cloches appellent...
D'un arbre à l'autre s'interpellent
Grives et merles et coucous.
Tout n'est que vie et qu'allégresse.
Éveillez-vous et dressez-vous :
Allons au bois, après la messe,
Chercher des nids, sans peur des loups.

Allons chercher des nids, mon frère,
— Non comme jadis pour soustraire
Aux couveuses leurs oiselets,
Mais pour admirer, dans la mousse,
Sur la branche où la feuille pousse,
Leurs chaumières ou leurs palais
De fin duvet ou d'herbe rousse...

*
* *

En route, amis! — Et, tout d'abord,
Sous ces houx à l'abri du nord
Regardez, presque à ras de terre;
Quoique vêtu comme un notaire,
Entre deux couplets de chanson,
Le merle, devenu maçon,
Bâtit son nid en grand mystère.

Entrons au bois; les yeux en l'air!
Entendez là-haut ce chant clair!
C'est l'alléluia de la draine :

Son nid ne peut être bien loin;
Scrutez l'enfourchure du chêne :
Elle l'y pose comme un coin,
Revêtu de mousse avec soin.

Mais, là-bas, un geai qui s'effare
Fait sonner son aigre fanfare
Et fuit d'arbre en arbre en jurant.
C'est l'oiseau le moins endurant :
Quand il quitte son nid, s'il sacre,
C'est le prélude qu'en rentrant
Tout finira par un massacre...

Voici le vallon redouté
Où filtre une avare clarté
Du haut des hêtres centenaires.
Sur l'un d'eux, un gros nid sans art,
Ainsi les aigles font leurs aires;
C'est la demeure du busard
Qui porte un lièvre dans ses serres.

On consulte. Qui grimpera
Là-haut? Nul n'ose... On reviendra
Dimanche, avec la carabine

De l'oncle Jean, et l'on tuera
Sur son nid l'oiseau de rapine,
Avec lequel, aux basses-cours,
On quêtera des œufs huit jours.

Allons plus loin. — Un chant suave
De flûte d'or, discrète et grave,
Monte dans le couchant vermeil;
Sur son nid propice au sommeil
Et que le vent tiède balance,
Quand la forêt tombe au silence,
Le loriot jase au soleil.

*
* *

Mais l'ombre croît sous les ramures.
Les chants ont fait place aux murmures,
Aux soupirs, aux bruissements;
Et de vagues trottinements
Vers la pâture ou vers l'eau fraîche
Nous causent des effarements...
Plus d'un se sent la gorge sèche.

Oh ! ces sinistres carrefours
Où des chemins pleins de détours
Assemblent leurs ogives noires !
Et nous pensons au Drac, aux loups,
A de ténébreuses histoires
Qui se dressent dans nos mémoires
Et nous font courir, les yeux fous...

Respirons, voici la clairière,
Les taillis, la rose lumière
Du soleil mourant sur les prés.
On se retourne, rassurés,
Vers la forêt presque endormie,
Tout honteux de s'être apeurés
Sous son manteau de grande Amie.

On voudrait presque y retourner.
Mais non : l'angélus va sonner
Au clocher dont la girouette
Resplendit seule à l'horizon.
L'engoulevent, sur le gazon,
Fuit devant nous, et la chouette
Entonne sa triste chanson.

La chouette!... Ah! mon pauvre rêve!
Ce seul mot soudain me l'enlève.
— Mon frère aimé, mes doux amis,
Par ma chimère réunis
Hors de la tombe qui vous garde,
Dans les bois où mon cœur s'attarde
Nous n'irons plus chercher des nids.



LA LAVANDIÈRE

(BERGERONNETTE DES RUISSEAUX)

Niches-tu toujours, fine lavandière,
Au roc du moulin, près du déversoir
Dont l'eau rejaillit comme une poussière
Où s'érige un bel arc-en-ciel, le soir?

Dès les premiers jours d'avril, joli couple,
Allez-vous glanant, au flanc du coteau,
Brins d'herbe séchée ou de laine souple,
Amoureux pressés de faire un berceau?

Peinant pour asseoir sur la roche lisse
La base en talus du petit palais,
Tremblant que dans l'eau farouche il ne glisse
Sous le poids des œufs ou des oiselets;

Puis matelassant la frêle demeure,
La capitonnant de plume et de crin,
— Au bruit du torrent qui gronde ou qui pleure
Et fuit emportant votre clair refrain;

Ensuite, pendant deux semaines lentes,
Captive endurant la soif et la faim,
Sous un vert rideau de mousses tremblantes,
Vas-tu donc couver et couver sans fin?

Tandis que le long du ruisseau qui jase
Ton mâle sautille et cueille à son gré
Moucherons de l'air ou vers de la vase
Et mire au flot clair son jabot doré...

Ah! pourvu que nul fripon de l'école,
Nul fils du meunier à l'œil pénétrant,
Nul chat attiré par tout ce qui vole
Ne grimpe à ton nid malgré le torrent,

Et pourvu qu'en mai ta couvée essaime,
Vaillante, emplissant de son gai concert
Le vallon étroit où jadis moi-même
J'eus mon nid bien chaud — maintenant désert!



L'ESSAIM

A Joseph Ageorges.

DANS un pays où les printemps sont sans oiseaux
Et que j'avais aussi vu toujours sans abeilles,
Même quand floréal y fait de ses corbeilles
Crouler les roses par monceaux,

Un essaim tout à coup tourbillonne et se pose,
— En avance de deux bons mois sur la saison
Des exodes ailés, — tout près de ma maison,
Sur l'écorce d'un vieux mûrier creux et morose.

Un essaim en avril, près de mon seuil! C'est fou!
On s'ébahit. Je cherche une ruche — objet rare!
Je consulte un voisin, un sage, qui déclare
Qu'à tel endroit, je ne sais où,

Jadis, et son « jadis » a l'air préhistorique,
Quelque arrière-grand-oncle à lui, sous un rocher
A l'abri du mistral, eut un petit rucher...
J'écoute en souriant ce vieillard homérique.

Et l'essaim, à mon vieux mûrier toujours pendu,
Grouille et frissonne, attend sans doute qu'on l'héberge,
Mais refuse le creux de l'arbre, pauvre auberge
Au seuil d'arentelle tendu.

Le soleil baisse, l'air fraîchit, le couchant saigne.
L'essaim se pelotonne et se resserre encor,
La nuit vient sans qu'on ait recueilli ce trésor :
Tout une nation qui s'offre et qu'on dédaigne...

A l'aurore, l'essaim tremblant n'a pas bougé.
Alors, pris de pitié, — honte aux pitiés tardives ! —
J'improvise un abri sommaire aux fugitives
Dans un coffre mal ouvragé.

Trop tard ! Le soleil brûle ; il a séché les ailes,
Et la brise du large a grisé les cerveaux ;
Et la tribu s'en va vers des hasards nouveaux,
En plein midi, dans un poudroiement d'étincelles...

Je les regarde fuir longtemps, le cœur serré.
Moi qui jadis gardais les ruches de mon père
Et savais la chanson qui fait descendre à terre
        L'essaim le plus exaspéré,

Je n'ai pu recueillir les divines hôtesses
(Ma mère m'apprenait qu'elles viennent du ciel)
Dans un chalet fleurant le bois neuf et le miel,
D'où leur rumeur joyeuse eût bercé mes tristesses,

Et d'où leurs bataillons armés (que savons-nous?
« Elles portent bonheur, » disait aussi ma mère)
Repousseraient loin de mon seuil l'Intruse amère
        Dont le regard rompt les genoux;

Tandis que leur effort ardent, fiévreux, sans trêve,
Pour récolter un miel à d'autres destiné,
Ferait honte de son labeur abandonné
Au poète vieilli qui renonce à son rêve,
Au semeur qui s'endort sans avoir moissonné.



DANS LES PRÉS

Dans les grands prés, aux alentours de Pentecôte,
Quand l'herbe, fraiche et verte encor, mais déjà haute,
Ondule mollement sous des souffles furtifs,
Qu'elle jase et bruit de grillons et de sources,
Appelant de très loin les écoliers captifs,
Enragés de nids et de courses;

Je voudrais, une fois dernière, aller m'asseoir,
Tout seul et tout un jour, à l'endroit où le soir
Allonge lentement l'ombre des bois de hêtres,
Et là, parmi les fleurs innombrables, mes yeux
Occupés tour à tour des mille petits êtres
De l'herbe et de l'azur des cieux,

L'oreille aux bruits, aux chants, aux infinis murmures
Des haleines errant au front des moissons mûres,
Me bercer doucement et dormir à demi,
Sans remords ni regrets, sans projets ni pensée,
Sous les arbres du bois profond, mon vieil ami,
Où mon enfance est dispersée;

Voir passer vaguement, comme en songe accourus
Et glissant sur les fleurs, tous les chers disparus
Avec qui je foulais autrefois ces collines,
Et retrouver leurs voix, leurs rires, leurs chansons
Dans les feuilles ou l'herbe, ou les eaux cristallines,
Ou le cantique des moissons.

*
* *

Quelqu'un vient par le fond de l'étroite vallée,
Une forme légère et qu'on dirait voilée...
Elle glisse, pieds nus, sur les narcisses blancs.
« Enfance! douce fée! » Elle sourit et passe,
Et gravit la montée à pas muets et lents,
Et dans l'azur laiteux s'efface...

Soudain, des écoliers joueurs sortent du bois,
Leurs mains pleines de nids... Je distingue leurs voix
Et pourrais les nommer de leurs noms au passage.
« Mes amis! mes amis! » Ils se sont retournés,
M'ont regardé, n'ont pas reconnu mon visage,
Et sont partis tout étonnés...

Qui donc chante là-bas, près des aulnes où muse
Le ruisseau nonchalant qui va, revient et ruse
Avec la pente qui l'entraîne au gouffre amer?
Des faneuses, bras nus au soleil, jambes nues
Dans l'herbe, et le gosier plus joyeux et plus clair
Que l'alouette dans les nues.

Oh! je les reconnais toutes. Adolescent,
J'eus souvent sur le mien leur regard caressant,
Et le premier baiser d'amour m'est venu d'elles.
Elles vont m'accueillir dans leur ronde. Je cours...
— Personne! — Sous un vol de vertes demoiselles
Le ruisseau fuit comme les jours...

Et le rêve est fini; la vie est là, si rude,
Qui me reprend avec ses gestes d'habitude,
Si loin de l'ombre et des grands souffles apaisants...

— Oh ! pour un jour, pour un seul jour, ou pour une heure,
Dans les prés tout en fleurs retrouver ses quinze ans !...
Après, qu'importerait qu'on meure ?



LES « CASTAGNAÏRES » *

Huit jours le vent du sud en flottes fantastiques
A charrié de lourds nuages ruisselants
Qui passèrent, là-bas, sur nos sommets celtiques
Et gonflèrent marrons et glands.

Et je songe qu'au clair soleil d'octobre, ou même
Sous un ciel gris et doux traversé de corbeaux,
A grand bruit le menu peuple des mas essaime
Vers les combes et les coteaux

Où les châtaigniers roux de leurs larges ramures
Ont déjà laissé choir sur le sol blanc d'aiguail,
Par vastes chapelets bruns, les châtaignes mûres
En fin corset glacé d'émail.

* Ramasseurs de châtaignes.

Les corneilles en ont déjà croqué plus d'une,
Et sur d'autres le lièvre a mis sa dent, la nuit;
L'écureuil même a profité du clair de lune
Pour en rouler vers son réduit.

Mais les paniers pansus et les amples corbeilles
Et le char s'empliront encore bien des fois,
Malgré le lièvre et l'écureuil et les corneilles
Et tous les écumeurs des bois...

A l'œuvre tous! — Les mains plongent dans l'herbe fraîche,
Et plus d'un a l'onglée et souffle sur ses doigts;
Mais on fait de grands feux, on se chauffe, on se sèche,
On rit, on chante à pleine voix.

Des disputes, des flirts rustiques, la trouvaille
D'une tribu de beaux cèpes, d'un hérisson,
— Bogue grise et vivante, et celle-là de taille,
Et qui n'ouvre pas sa prison...

Tout amuse ou distrait. Et quand l'estomac clame,
Dans un tronc caverneux où, l'hiver, le loir dort,
Les marmots font griller sur la fougère en flamme
Les châtaignes de sucre et d'or.

Le soir on s'en retourne à la ferme lointaine,
Beaucoup moins las qu'au temps des foins et des moissons
La jupe un peu trempée, ou le tricot de laine,
Mais la lèvre ouverte aux chansons.

Un brouillard fin bleuit la cime des futaies
Que le vent du midi berce en les effeuillant;
Le long du chemin creux le merle dans les haies
Sautille et s'enfuit en riant,

Parce que, sous le houx épais qui les protège
Au détour du chemin et leur permet d'oser,
Il a surpris un jeune échappé de collège
Dérobant à Rose un baiser...

Une idylle d'automne, aussi douce et plus pure
Que celles qu'abritaient les cerisiers en fleurs;
A qui ne manque rien, — pas même la torture
De l'adieu prochain et des pleurs...

Ralentissez vos pas dans le chemin propice,
Blottissez-vous bien près l'un de l'autre en marchant,
Jouissez des émois de votre amour novice
Et de vos deux cœurs se touchant;

Et sachez que jamais, jamais, quoi qu'il arrive,
Vous ne retrouverez, vivriez-vous cent ans,
Mes pauvres chers petits, la source fraîche et vive
Où vous buvez quelques instants.



LES BÉCASSES

A la mémoire d'André Theuriet.

Tandis que l'on chantait l'épitre de Toussaint,
— Page d'Apocalypse où le vieux chantre geint
Et se débat, ainsi qu'un coq dans des étoupes, —
Les bécasses, hier, arrivaient dans nos coupes.

Les bécasses, les beaux oiseaux silencieux,
Discrets, furtifs, au manteau sombre, aux beaux grands yeu
Amoureux des sous-bois feutrés de vieux feuillages,
Les bécasses ont commencé leurs longs voyages.

Elles sont au Lagast, ce soir; elles seront
A Roupeyrac, demain, et peut-être vivront
— S'y trouvant à l'abri de l'autan et des bises —
Une semaine ou deux en ses combes exquises.

Près des sources, le long des tintants ruisselets,
Sur les pentes où les cèpes ventrus et laids
Soulèvent le sol brun et les feuilles séchées,
Et sous les houx griffus qui les tiennent cachées.

Puissent les braconniers et leurs chiens, les bergers
Et leurs lacets de crin savamment étagés
Sur les sentiers étroits qu'elles suivent songeuses
Épargner la plupart des nobles voyageuses!

Puissent-elles jouir en paix des jours vermeils
Où se bercent nos bois avant les lourds sommeils,
Régaler leurs longs becs de fines nourritures,
Et dormir au doux bruit des vents dans les ramures,

Puis s'envoler vers des pays plus beaux encor,
Continuant leur rêve en changeant de décor,
Pour revenir, toujours à Roupeyrac fidèles,
A l'époque où j'irai m'y recueillir comme elles!



SOUS LA GRIFFOULE *

L'HIVER... C'est la saison de célébrer les houx,
— Non pas les houx épars sous les hautes futaies,
Qui de leurs aiguillons peignent le dos des loups
Ou griffent jusqu'au sang les tétines des laies, —

Mais les grands houx bordant chez nous les chemins creux
De remparts frissonnants tout hérissés de piques,
Et dans le vent du soir causant tout bas entre eux
De temps déjà lointains et de conscrits épiques

Qui, partant pour aller prendre sac et fusil,
Dans leurs pousses coupaient le bâton de voyage,
Et plus tard, au retour, le manche de l'outil
Ou l'aguillade pour conduire l'attelage;

* Bouquets de houx géants abritant les bâtiments des fermes du Ségala.

Et mieux encor ces houx vieux de plus de cent ans,
Qu'en griffoules on trouve à l'entour de nos fermes,
Les protégeant du nord, de l'ouest ou des autans,
Toujours droits, toujours verts, redoutables et fermes.

Etincelants de neige ou de fruits de corail,
Ils hébergent, l'hiver, les merles et les grives,
Pour qui le toit, jadis, était l'épouvantail,
Et que la faim transforme en effrontés convives.

Et le lièvre lui-même y trouve quelquefois
Un gîte chaud et sûr et que nul ne soupçonne,
Où, quand la basse-cour s'emplit de longs abois,
Il rit tout bas des chiens et doucement frissonne.

Puis, aux premiers soleils des fins de février,
Les aïeuls mi-perclus s'en vont sous les griffoules
Se griser de rayons, jaser et s'épouiller,
Pêle-mêle, parmi les dindons et les poules...

En été, les galants y sont cent fois venus
Parler d'amour, le soir, à leurs fraiches promises,
Simples filles de ferme aux baisers ingénus
Et chastes, qui tremblent toujours d'être surprises

Et d'entendre soudain crépiter sur les houx
La charge de gros plomb d'un vieux fusil à pierre
Dont le rude *pagès** s'armait contre les loups
Et les rôdeurs marchant furtifs vers sa lumière...

Et que de fois aussi, quand nous étions enfants,
Mère-grand nous conta que, lorsque l'autan gronde,
Les pauvres trépassés délaissés des vivants
Autour des noirs massifs viennent faire leur ronde,

Traîner de longs linceuls et pleurer et gémir,
Redemandant beaucoup de *Pater* et de messes,
Et souvent jusqu'à l'aube empêcher de dormir
Leurs âpres héritiers oublieux des promesses.

* * *

L'hiver... C'est la saison de célébrer les houx,
Et ce sera bientôt aussi pour moi, j'y songe,
Celle d'aller encor, lorsque l'adieu si doux
De nos pâles soleils d'automne s'y prolonge,

* Paysan aisé.

M'asseoir souvent avec quelques contemporains,
Sous la haute griffoule aux solides ramures
Qui de la bise aiguë abritera nos reins
Et bercera nos souvenirs de ses murmures,

Tandis que dans le ciel lentement vogueront
— Évocateurs ailés de suprêmes voyages,
Faisant vers l'infini se lever notre front —
Les oiseaux migrateurs fuyant sur les nuages.



EN TISONNANT

A Gabriel Audiat.

Pauvres riches qui dans leurs grands palais modernes
Ont chaud sans jamais voir le feu,
Sans jamais, par les soirs d'hiver transis et ternes,
Tisonner en rêvant un peu !

Voir le feu, le feu clair, le feu flambant des bûches
Qui danse et chante dans le noir,
Rouge ou pâle, ou tout blond comme le miel des ruches,
Toujours joyeux comme l'espoir...

Mais n'aurait-on au monde amis, enfants ni femme,
Ni chat, ni chien, ni livre aimé,
Que l'on se sentirait moins seul à voir la flamme
Sourire dans l'âtre enfumé.

Le feu ! — Qu'il naisse et cherche en crépitant sa voie ;
Qu'il grandisse et s'élance enfin,
Enveloppant de ses langues rouges sa proie,
Genêt, olivier, chêne ou pin ;

Qu'il gronde en dévorant le cœur après l'écorce,
Et qu'il flotte comme un drapeau
Triomphant, orgueilleux, enivré de sa force,
Qu'il est vivant et qu'il est beau !

Et lorsqu'il tombe ensuite et lentement s'apaise,
Et qu'il laisse à peine courir
Quelques légers frissons violets sur sa braise,
Sourires de qui va mourir,

Comme il nous charme encore et comme il hypnotise
Nos yeux et notre âme à la fois,
Et nous replonge au rêve où nous plongeait la brise
Qui le berçait arbre des bois !

*
* *

Regarde le feu, vieux poète
Rongé d'ennuis et de regrets.
Que te dit la braise muette
Qui sera de la cendre après ?

Elle me parle... Oh ! non, je n'ose
Dévider une fois encor
Tout ce long chapelet morose
Où sont si rares les grains d'or...

J'ai tisonné chez mon aïeule,
Où la pierre du vieux foyer
N'était rien qu'une vieille meule
Mise là par un vieux meunier.

J'ai tisonné près de ma mère,
Quand je revenais du chef-lieu,
Ecolier épris de chimère,
Mais si longtemps privé de feu ;

Puis chez mes deux sœurs... L'une est morte ;
Mais l'autre, quand je la revois,
Dès qu'elle a refermé sa porte,
Sur les landiers jette du bois...

Et que d'autres foyers encore
Où je n'ai tisonné qu'un soir
Et que j'ai quittés à l'aurore
Pour jamais plus ne m'y rasseoir !

*
* *

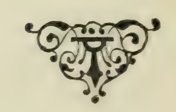
Mon Dieu, si ta mansuétude
Me laisse vivre encore un peu,
Donne à ma grande lassitude
Un foyer toujours et du feu,

Pour que jusqu'au bout je tisonne,
En écoutant gronder le vent
Sur la campagne qui frissonne
Et sur le toit qui me défend ;

Pour que la chanson coutumière
De la flamme sur le chenet
Mette à ma lèvre la prière
Qu'enfant ma mère m'apprenait;

Et qu'à l'aspect du peu de cendre
Qu'un chêne dans l'âtre noirci
Laisse, en chrétien je sache attendre
Que mon cœur tombe en cendre aussi,

Tandis que, pareille à la flamme
Qui monte droite du tison,
Vers toi s'exhalera mon âme,
Enfin libre de sa prison.



POUR L'ARBRE

A Henri Pradalès.

Ils y reviennent tous, à l'Arbre tutélaire,
Ancêtre et protecteur de l'homme et des sillons,
Du toit battu des vents dont il rompt la colère,
Du sol qui penche au gouffre et de la source claire
Qui chante en buvant des rayons.

Ils y reviennent tous : le savant et l'artiste,
Et le législateur, hier mauvais berger,
Et le snob, fou de sport, que le désert attriste,
Et le Poète... Non, le Poète persiste;
Lui seul n'avait pas à changer,

Car toujours, et depuis ses plus lointains ancêtres,
Le Poète aima l'Arbre et son âme et ses voix.
Virgile à Rome n'a regretté que ses hêtres;
Et nous, depuis Ronsard, — les petits et les maîtres, —
Maudissons les bourreaux des bois...

Ecoutera-t-on mieux le savant que le barde,
Le Journal que la Muse? Et verrons-nous, demain,
Sur le sol écorché que le soleil lézarde,
Nos rustiques, pour leur lointaine sauvegarde,
Planter des arbres de leur main?

Je n'y crois pas. — Le bon vieillard de La Fontaine,
Qui plantait en songeant à ses petits-neveux,
Avait foi dans sa race et savait que le chêne
Couvrirait un arpent de colline ou de plaine
Avant qu'ils disparussent, eux!

Pour qui nos paysans sèmeraient-ils encore
Les faînes et les glands des futures forêts?
Pour leurs fils? Paris les leur prend et les dévore;
Et, s'il leur en reste un, par hasard, il n'adore
Que la pipe et les cabarets.

Que leur fait l'avenir du champêtre héritage?
Ils ont tout renié, même les ascendants
Qui le leur ont conquis et légué d'âge en âge;
S'ils pouvaient le sucer, le tarir davantage,
Le détruire, ils mourraient contents.

Un beau coin de forêt se monnaye en une heure,
On le vend; et la scie à vapeur, un matin,
Grince sur les vieux troncs où la chouette pleure;
Puis, la dent du troupeau ronge ce qui demeure,
Et le sol descend au ravin...

Mon grand-père disait fréquemment à mon père :
« Quand tu coupes un arbre, enfant, plantes-en deux! »
Sagesse démodée à laquelle on préfère
Ce conseil : « Mets partout de la pomme de terre;
Engraisse des porcs et des bœufs. »

*
* *

Et vous pensez, savant, orateur, publiciste,
Conférencier lâché sur ce thème nouveau,
Que de notre rustique âpre et positiviste,
Et pour qui — grâce à vous — nul au-delà n'existe,
Vous retournerez le cerveau?

Il fallait lui laisser l'idéal et le rêve,
Sa couronne de fils forts et respectueux,
Ne pas vider son cœur de croyance et de sève,
Puisque sur la foi morte aucun germe ne lève
Et qu'aux bois même il faut les cieux...

* * *

Croyant, le paysan garderait sur les pentes
Du domaine les bois par ses aïeux plantés,
Ne leur prenant que ses timons et ses charpentes,
Et quelques croix pour remplacer les croix tombantes
Dans les vieux carrefours hantés.

En voyant qu'à son pied tout arbre centenaire
A sa postérité de surgeons et de plants,
Fils soumis que son front protège du tonnerre
Et sur lesquels il fait son ombre débonnaire
Par les étés lourds et brûlants,

Il mènerait ses fils à lui dans ces retraites,
Il leur ferait aimer ces géants doux et beaux,
Debout dans les bas-fonds ou courbés sur les crêtes,
Pleurant au vent d'hiver qui dépouille leurs têtes,
Mais croyant aux printemps nouveaux;

Il leur inspirerait un respect grave et tendre
Pour la Forêt, la grande aïeule dont les bras,
Sur l'homme faible et nu, daignent toujours se tendre
Pour l'abriter, pour le nourrir, pour le défendre,
Et l'endormir quand il est las ;

Il les enchaînerait par mille intimes chaînes
A l'Arbre patriarche, à l'Arbre fraternel ;
Si bien qu'expatriés aux casernes lointaines
Ils songeraient, la nuit, aux cimes de leurs chênes
Ondulant en signe d'appel,

Et, sitôt libérés, retourneraient vers elles
Et vers le toit qu'elles protègent des grands vents,
Retrouver leurs amours sous leurs ombres fidèles,
Puis sèmeraient des glands pour des forêts nouvelles
Que verraient croître leurs enfants.



LA MORT DES CHATAIGNIERS

A E. Viala.

On abattit d'abord les chênes et les hêtres,
Puis les frênes et les noyers;
Et voici qu'à leur tour nos vastes châtaigniers,
Qui ressemblaient à des ancêtres,
Sont proscrits, arrachés, emportés et broyés...

Ils s'accrochaient et s'arc-boutaient le long des pentes
Où la vigne ne monte pas,
Couvraient les mamelons de hautaines charpentes
Et de ramures retombantes,
Leur cime au ciel, leurs fruits sous notre main, en bas.

Arbres puissants et doux, sur nos plus humbles terres,
Sur nos plus indigents plateaux,
Durant des siècles ils jetèrent leurs manteaux
Par-dessus celui des fougères,
Et les firent un peu moins pauvres et plus beaux.

Et, même quand leurs fruits d'or, de miel et de sucre,
Foulés aux pieds par les passants,
Semblèrent fades aux modernes paysans
Brûlés d'alcool et fous de lucre,
Les vieillards bénissaient leur ombre et leurs présents.

Et voilà qu'on les coupe et qu'on les déracine,
Que leurs troncs velus enchaînés
Sur de lourds chariots par quatre bœufs traînés,
S'en vont vers la ville et l'usine
Porter l'âme de nos sommets découronnés...

* * *

L'Usine! — Ah! je la hais, certes, la pieuvre immonde
Tapie au creux de nos ruisseaux
Dont elle a dévasté les bords, souillé les eaux,
Et qui vers nos bois à la ronde
Etend ses bras armés de haches et de faulx.

Mais que penser de vous, paysans ses complices,
        Mornes renégats des aïeux,
Vous dont l'or seulement allume encor les yeux,
        Et qui ne trouvez vos délices
Qu'à détruire tout ce qui tend ou parle aux cieux;

Vous qui laissez crouler tours, clochers et calvaires,
        Tuer l'oiseau, couper les bois,
Et, pour trente deniers d'un Juif aux sales doigts,
        Donneriez l'âme de vos pères
— Si Dieu ne l'avait prise — et la vôtre à la fois?...

Ah! nos vieux châtaigniers, nos arbres patriarches
        Aux longues barbes de poils gris,
Au cœur desquels, enfants, nous cherchions des abris,
        Qui plus tard de vos vertes arches
Faisiez un dais chantant sur nos amours fleuris;

Vous qui, hier encor, me versiez l'ombre austère,
        L'ombre si douce aux cœurs blessés,
Avec le souvenir des êtres chers, laissés
        Sur la route, loin de la terre
Où tous comptaient dormir par vos rameaux bercés;

Encore quelques jours de ce progrès vandale,
De cette guerre à la beauté
Qu'un pouvoir abêti permet par lâcheté,
Et sur la colline natale
On cherchera la place où vous avez chanté ;

Et nos rustiques croix dans l'étroit cimetière
(Restera-t-il assez de bois
Quand elles tomberont, pour refaire nos croix ?)
Seules de l'herbe ou de la pierre
Se dresseront, petite épave d'autrefois,

En un geste de mains vers le ciel bleu tendues,
Redemandant l'ombre et le frais
Pour les morts de la tombe et les blés des guérets,
Et les claires sources perdues :
La foi vive d'abord, et l'eau courante après.



INAUGUREZ !

Inaugurez, inaugurez
A travers vos champs et vos prés,
De beaux petits chemins ferrés
Qui vous mèneront à la ville
En bien moins de temps qu'il n'en faut
Aux nuages courant là-haut
Comme des oiseaux à la file.

Sur ces beaux rails noirs et luisants
Les voyages sont si plaisants!
Alignez-en donc tous les ans
Des kilomètres et des lieues;
Et vous irez, gens de Limoux,
« Voir votre Carcassonne », tous,
« Derrière les montagnes bleues... »

L'aïeul en prenait le chemin,
De loin en loin, bâton en main,
Et marchant jusqu'au lendemain
Pour arriver jusqu'à la porte
De quelque avocat renommé;
Il en revenait affamé,
Poudreux, courbé comme un cloporte.

Ah! le pauvre homme! — Et notez bien
Qu'ayant l'âme d'un vrai terrien
L'aïeul n'allait jamais pour rien
Visiter la cité lointaine;
Vous, vous irez pour le plaisir :
La vapeur vous fait du loisir
Et des écus à bourse pleine.

Il faut se retremper un peu;
La bourgeoise est si pot-au-feu!
Vivent les beautés du chef-lieu,
Et ses cafés et ses théâtres,
La Loge où le progrès se fait,
La préfecture et son préfet,
Et les maisons Tellier folâtres!

On y laisse quelques écus;
Mais on en repart convaincus
Que les préjugés sont vaincus
Et que la lumière est en marche;
Qu'on est bien du dernier bateau,
Et non plus avec le troupeau
Que Noé parquait dans son arche...

Sans doute, en rentrant au logis
On y peut trouver du gâchis;
Quand les ressorts sont avachis,
La machine hésite ou s'arrête;
Les moissons traînent, ou les foins,
Les bêtes demeurent sans soins,
Les valets aussi font la fête.

Qu'importe? Les choses iront
Autant que nous. Nos fils prendront
Ce que les lois leur laisseront
— Assez peu de chose sans doute —
Du bon vieux domaine ancestral...
En attendant le saut fatal
Cueillons quelques fleurs sur la route!...

Inaugurons encor, toujours,
Avec ministres et discours
Et cavalcades sur le cours,
De beaux chemins de fer, sans trêve ;
C'est l'avenir, c'est le progrès :
Même les morts sous les cyprès
Doivent prendre le train — en rêve.

Ah ! qu'il fait bon vivre en nos temps !
Laissons de rares mécontents
Les blasphémer entre leurs dents ;
Narguons leur pessimisme austère !
Travailler ? épargner ? vieux jeu :
Puisque le Diable a chassé Dieu,
Mangeons avec lui notre terre !



CROIX BRANLANTES

Elles y sont encor toutes, ou presque toutes,
Sur les talus, aux carrefours de nos chemins,
Et même par endroits au bord des grandes routes,
Les croix vers qui jadis on nous joignait les mains.

Malgré le vent mauvais qui souffle de la ville,
Nul ici n'osera, de bien longtemps encor,
Leur jeter en passant un blasphème imbécile
Ni supprimer leurs bras ouverts sur les blés d'or.

Que dis-je! pas un champ autour de nos villages
Où l'on ne plante, en mai, dans les premiers sillons,
La croix de noisetier qui sauve des orages
Les épis, les bleuets et les nids d'oisillons...

Pourtant les grandes croix avoisinant les fermes,
Celles que nos anciens dévotement taillaient
Au cœur d'un chêne, et qui longtemps, hautes et fermes,
Tenaient contre les vents fous qui les assaillaient;

Ces croix qui n'avaient point de Christ saignant sur elles,
— Les imagiers naïfs n'existant plus chez nous, —
Mais quelquefois un coq fruste battant des ailes,
Et souvent le marteau, la tenaille et les clous;

Ces vieilles croix qu'un vieux curé de la paroisse
Était venu bénir, avec la basse-cour,
L'étable et le rucher, et qu'aux heures d'angoisse
La fermière cherchait d'un long regard d'amour;

Je les vois tous les ans un peu plus délabrées;
L'une sur le côté penche, l'autre en avant;
D'autres, qu'un forgeron grossier a restaurées,
Sous leurs brides de fer grincent au moindre vent.

Les coqs ont pris leur vol, emportant leur symbole
De suprême réveil au jour du jugement;
Et de leurs piédestaux la ronce et l'herbe folle
Et l'ortie ont disjoint les pierres lentement.

Nos rustiques toujours cependant les saluent,
Et les porteurs des morts y font halte un instant;
Mais à les voir crouler les jeunes s'habituent,
Comme à voir s'abolir les coutumes d'antan;

Et l'œil s'afflige, hélas! d'en voir peu de nouvelles
S'ériger, attestant que de ce brun terrain
La foi jaillit vivace autant que les javelles,
Et qu'au grenier céleste il donne aussi du grain.



RUCHES MORTES

A une « Isolée ».

MON père avait jadis un superbe rucher
Qui bourdonnait, la nuit, comme une ville en fêtes,
Et dont les seuils laissaient, de l'aurore au coucher,
Vers la bruyère en fleurs fuir leurs milliers d'avettes.

Vivantes balles d'or, dans l'air frais du matin
Elles filaient, vibrant en trajectoires folles,
Et revenaient, le soir, lourdes de leur butin
Et teintes des couleurs des tremblantes corolles.

Le miel, deux fois par an, coulait à flots chez nous ;
Tous les malades en goûtaient — grâce à ma mère ;
Et la cire, fondue en de beaux cierges roux,
Brûlait devant l'autel, — à l'insu de mon père...

*
* *

Brusquement le rucher devint silencieux,
Ses seuils déserts, les fleurs de nos coteaux sans ailes;
Juin ne mit plus d'essaims dans nos poiriers joyeux,
Et mon parrain ne fit point de ruches nouvelles...

On souleva les lourds couvercles des cités :
De grands trous noirs béants, avec des rayons vides;
Ni reine ni sujets. — Des frelons irrités
Besognaient dans les coins, déménageurs avides;

Puis vinrent les fourmis, croque-morts noirs ou roux,
Les papillons de nuit, rôdeurs de cimetière,
L'araignée aveuglant de ses toiles les trous
Par où jaillit longtemps le peuple de lumière.

Et la pluie et le vent rongèrent les vieux troncs
Que le soleil avait fendus; et les orties
Montèrent pour cacher tant de deuils et d'affronts;
Et la ferme pleura ses avettes parties...

*
* *

Et tristement je songe à cet exode ailé,
Quand des ruchers humains peuplant nos solitudes
S'envolent chaque jour, sous notre ciel troublé,
Tant de vaillants essaims de prière et d'études,

Quand par milliers s'en vont, tourbillon blanc ou bleu,
Devant l'assaut brutal du frelon imbécile,
Par delà monts et mers les abeilles de Dieu,
— Avec la Liberté qui comme elles s'exile.



CHEZ MES RUSTIQUES

A Étienne Charles.

Une fois encor (tous les ans
Je crois bien que c'est la dernière)
Je mets mon âme prisonnière
Deux mois parmi nos paysans.

Je la ramène à la nature,
Je la rabaisse à d'humbles soins,
Je la promène dans des coins
Dépourvus de littérature.

Je lui dis : « Vois ce laboureur,
Cette fermière avec ses mioches,
Ces porteurs de faux ou de pioches,
Ce pâtre en manteau d'empereur !

« Ils sont beaux plus que maint poème
Dans lequel nous les célébrons ;
Le laurier siérait à leurs fronts
Mieux qu'au front de Virgile même...

« Vaguons un peu sur ces terrains
Aux grands sillons bruns parallèles :
Connais-tu des pages plus belles
Et de plus purs alexandrins ?

« Asseyons-nous dans les bruyères
Pleines d'abeilles le matin :
Près du leur, que vaut le butin
Par nous porté chez les libraires ?...

« Vois-tu ce hêtre au blanc manteau ?
Deux noms croissent dans son écorce ;
Un amour livresque est sans force,
Mais celui qu'on grave au couteau !...

« Au vieux clocher l'angélus tinte,
Inclinant les fronts bruns ou blancs ;
Et nul génie en ses élans
N'alla si haut que leur voix sainte...

« Regardons-les rentrer, le soir,
Poudreux des cendres de l'éteule,
Las et courbés et le corps veule,
Mais le cœur tout vibrant d'espoir.

« Ils feront leur prière encore
Pour de la pluie ou du soleil,
Déjà gagnés par un sommeil
Qui durera jusqu'à l'aurore...

« Six jours ainsi remplis et sains,
Entrons, le septième, à l'église,
Où le vieux prêtre évangélise
Et prêche la Vierge et les Saints;

« Ils sont là tous, leur grand rosaire
Ou leur vieux paroissien aux doigts;
Ils chantent de leur rude voix,
Oubliant fatigue ou misère...

« Ah ! mon âme, ne veux-tu pas
Auprès d'eux oublier la tienne,
Redevenir humble et chrétienne
Et reprendre ton vol — d'en bas? »



TEMPS LÉGENDAIRES

PALESTRO, Magenta, Solférino, — la Gloire!...
Oui, c'était encore le temps
Où nous faisions grande figure dans l'histoire;
Et ceux qui n'ont pas cinquante ans
Ne connaîtront jamais (hélas! d'être prophète
Sur ce point n'est que trop aisé)
De printemps si joyeux et si vraiment en fête,
— Quoique de sang trop arrosé.
Avril faisait fleurir aux talus les pervenches
Et nos soldats sur les chemins;
Et l'on allait cueillir les unes, les dimanches;
On serrait aux autres les mains.
Que de chants dans les bourgs, au passage des villes!
Que de pleurs, mais vite essuyés,

Aux cils des amoureux et dans les yeux fébriles
Des bons grognards estropiés,
Survivants d'Austerlitz ou de mil huit cent douze,
Ou seulement de Waterloo,
Qui sentaient remuer encore sous la blouse,
La limousine ou le sarrau,
Leurs vieux cœurs au seul bruit d'une guerre à l'Autriche
Que feraient leurs petits-neveux,
Sous un Napoléon... alors qu'eux sur la friche
Ils mèneraient paître les bœufs !...

* * *

Ce torrent de soldats s'écoula sur les routes
Qui vont vers le soleil levant.
Un silence se fit, gros d'angoisse et de doutes...
Puis soudain un cri triomphant :
Nous étions vainqueurs ! — Ah ! la galopade folle
Qui chaque jour, matin et soir,
Nous ruait, écoliers échappés de l'école,
Vers un vieux mur, lépreux et noir,
Où sur beau papier blanc s'étalaient toutes fraîches
Et de fort loin tirant les yeux,
Étranges floraisons de la nuit, les dépêches

Qui nous disaient victorieux...
Magenta... Mac-Mahon... Notre antique furie
Reprenant là-bas son essor...
Des mots sanglants avec des chiffres de tuerie,
Mais que la Gloire sablait d'or...
Enfin, Solférino : le canon et l'orage
Tonnant, tuant à l'unisson,
Longuement... Et la Mort, contente de l'ouvrage,
Dormant enfin sur sa moisson...

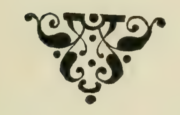
Mais pour nous tout cela — cris, affres, agonies
De tant de milliers de mourants,
Et répercussion d'angoisses infinies
Au cœur de milliers de parents —
N'était qu'un pâle envers d'un triomphe superbe
Que tout ce sang rendait plus beau,
Comme les fleurs de pourpre embellissent la gerbe,
Et les balafres, le drapeau.
Et les champs de carnage étaient loin, et si proches,
Au cœur de l'étroite cité,
Les fêtes, les appels des tambours et des cloches,
Le *Te Deum* dix fois chanté...
Et, dans ces nuits de juin, si claires et si calmes,
Tant de feux de joie éclataient
Sur l'esplanade, au pied du clocher, sous les palmes
Des ormes qui d'orgueil chantaient!...

*
* *

Ensuite, le retour des vainqueurs, bruns de hâle,
Maigres, poudreux, mais si vibrants.
Il en manquait, — mais dans leur marche triomphale
Ils serraient encore les rangs.
Et quand ils atteignaient, un par un, le village,
Le hameau, le mas isolé,
Et que de l'aire-sol, les hélant au passage,
Les gens qui dépiquaient le blé
A la cruche de grès les invitaient à boire,
Après les rustiques saluts,
Ce qu'ils buvaient, face au soleil, c'était la Gloire,
Un vieux vin que nous n'aimons plus.
S'il y tombait parfois quelques larmes de mères,
Ou de promise atteinte au cœur,
Dieu les comptait ; et, pour les rendre moins amères,
Y mêlait celles du vainqueur...
Palestro ! Magenta ! Solférino ! Victoires,
Que méprisent nos énervés,
Nos sans-patrie et nos pacifistes notoires,
Et la bande des sous-Hervés,

— Mais qui font, au clairon de leurs cinquantenaires,
Surgir notre honneur du cercueil,
Et sur leurs reins cassés nos bons octogénaires
Se redresser avec orgueil.

Juin 1909.



LE MENUISIER

C'est le menuisier, l'humble menuisier
Assemblant le chêne et le merisier,
Le frêne et le hêtre
En meubles trapus, solides et lourds,
Qui ne coûtent rien et durent toujours
Autant que les murs et plus que le maître.

C'est le menuisier rustique, partant
La varlope au dos, dès l'aube, en chantant,
Pour faire à la ferme
Une table, un lit, une huche — ou bien
Le maigre cercueil dans lequel l'ancien
De ses longs soucis trouve enfin le terme.

Car il fait aussi, l'humble menuisier,
— Non en bois de chêne ou de merisier,
Sauf pour quelques riches,
Mais presque toujours en simple fayard, —
Le frêle cercueil qui rend sans retard
La chair des chrétiens à l'herbe des friches.

Et l'on va chez lui, triste et parlant bas,
Commander l'habit sans poches ni bras
Qu'on taille à la diable.
« — Pour mon père... — Pour ma femme... » Parfois :
« C'est pour mon dernier... Il faut peu de bois ;
« Il n'atteignait pas encore à la table... »

Et le menuisier s'en va promptement
Mesurer le mort, fait son vêtement
Sans nulle retouche,
Le porte au client, parfois l'en revêt,
Et vers l'établi revient, satisfait,
— Non sans mettre un brin de menthe à la bouche...

*
* *

Dis-moi, menuisier, comment se fait-il
Que toi qu'on proclame ouvrier subtil
Dans trente villages,
Capable de faire un beau vaisselier
Un bahut à jour, même un escalier
A courbe savante et fins assemblages,

Tu ne laisses point à quelque ignorant
Le soin de clouer sans art, en courant,
Les morts dans leur bière?
Et le menuisier, grave, à demi-voix
M'a conté comment la première fois
Il avait ouvré pour le cimetière.

Il aimait d'amour, lui pauvre artisan,
La fille d'un riche et dur paysan,
Rose d'Espinouze,
Rosette, une fleur blonde d'églantier,
Dont le Ségala rêvait tout entier,
— Riches sous la veste et gueux sous la blouse.

Rose ne sut rien de cet amour fou.
Puis un jour il vint de je ne sais où
Un mari pour elle,
Cossu, bien tourné... Le simple amoureux
Alla gémissant par les bois ombreux
Plus fort que ramier ni que tourterelle...

Mais il lui fallut courir un matin
Chez Rose, et dresser pour le grand festin
Une longue table;
Voir coudre la robe et voir les « novis » *
Rire et s'embrasser dans les coins, ravis
En songeant au jour pour lui redoutable.

Puis il entendit — oh! du fond des bois,
Pantelant ainsi qu'un fauve aux abois —
Les cloches joyeuses
Appeler la noce à frais carillons,
Tandis que forêts, landes et sillons
Mêlaient à leurs voix d'autres voix pieuses...

* Les fiancés.

Puis il retourna vers son établi,
Sur son grand amour appela l'oubli,
Travailla sans trêve,
Devint très habile et très recherché,
Et se confessa comme d'un péché
D'avoir tant souffert à propos d'un rêve...

*
* *

Un an s'écoula. Les cloches encor
Se mirent en branle et de leur voix d'or
Dirent que Rosette
Donnait à son père un gros héritier.
L'église s'emplit jusqu'au bénitier,
Et tout le village encor fut en fête.

Mais huit jours après il était en deuil.
La vie et la mort vers le même seuil
Ensemble font route :
Rosette mourut d'avoir enfanté;
Ainsi la fleur tombe, au cœur de l'été,
La graine ayant bu son sang goutte à goutte...

Et l'on s'en courut chez le menuisier :
« Fais vite un cercueil en bois de noyer,
« Doublé d'un de chêne ! »
Il tressaillit, dit qu'il ne saurait pas.
Mais on insistait... Il partit d'un pas
D'halluciné pour la ferme prochaine.

Rosette dormait, bien plus blanche encor
Et plus douce sous les deux cierges d'or
Qui veillaient près d'elle.
Le pauvre amoureux tremblant s'approcha
Et pour mesurer le corps se pencha...
Oh ! qu'elle était grande et qu'elle était belle !

Et lui qui, vivante, eût cru trop oser
D'effleurer ses doigts, posa son baiser
Sur ce front de pierre,
Frissonna, s'enfuit... mais le lendemain
Rapporta l'ouvrage, et mit de sa main
Et cloua son grand Amour dans la bière...

*
* *

Depuis, en songeant au sombre baiser,
Il n'a jamais cru qu'il pût refuser
De faire, à toute heure,
Pour le pauvre et pour le riche, — et gratis
Souvent, — des cercueils, grands, moyens, petits,
Tout heureux d'entrer partout où l'on pleure,

Et de raviver chaque fois ainsi
Le cher souvenir, la fleur de souci
Dans son cœur poussée,
De revoir au fond de chaque cercueil
Celle dont il porte à jamais le deuil,
Et que dans la mort il s'est fiancée.



CHASSEUSE DE VIPÈRES

Sur les sommets, des giboulées,
Du soleil au creux des vallées,
— Luttes d'avril contre l'hiver,
Heures claires, heures moroses,
En bas, quelques corolles roses,
En haut, les hêtres gris de fer...

C'est alors que de ses retraites,
Sous un roncier plein de fleurettes
Où déjà s'ébauche le nid
D'un merle, amoureux trop précoce,
La vipère au regard féroce
Sort, sifflote, rampe et s'unit.

Des poisons gonflent ses gencives,
Ses dents en crocs longtemps oisives
Se détendent comme un ressort.
Malheur au pied, malheur à l'aile
Qui se poseront trop près d'elle :
De l'herbe en fleurs jaillit la mort...

Mais alors aussi, sous la « rande »,
— Loqueteuse, farouche et grande
Comme une Némésis bondit
Terrible la femme aux vipères,
Qui cueille au seuil de ses repaires
Ce peuple sinistre et maudit.

La Vipéreuse!... Ma mémoire
Me la montre encor, toute noire
Le long des grands noisetiers blonds
Et des merisiers aux fleurs blanches
Qui caressaient du bout des branches
Ses cheveux fous et ses haillons.

Ah! que lui font fleurs et verdure?
Sa prunelle sinistre et dure
Fouille les vieux gazons flétris,

Les feuilles sèches, les racines
Où les rampantes assassines
Ont leurs amours et leurs abris.

Elle va, furtive et hagarde,
Et de temps en temps elle darde
Dans le fourré, d'un geste vif,
Sa gaule ferrée en fourchette
Dont brusquement elle rejette
Sur l'herbe le monstre captif

Qui se démène et se tortille
Et siffle. — « Une superbe anguille ! »
Ricane-t-elle en l'étranglant...
Le soir, le soleil sur la lande
La voit emporter sa guirlande
De ce lourd gibier pantelant.

* * *

Sombre chasseuse de vipères,
Tu connus des printemps prospères
Pourtant, dans ces prés et ces bois ;

Tu fus jeune, jolie, aimée,
Et tes baisers sous la ramée
Sonnèrent joyeux autrefois.

Mais le beau pâtre qu'une ivresse
Endormait dans ta fauve tresse,
Sous la haie en fleurs étendu,
Pendant que tu berçais son rêve,
D'une morsure aiguë et brève
Se sentit tout à coup mordu :

Il mourut. — Et depuis, farouche,
Sous le roncier ou sous la souche,
Quand tout chante et rit sous le ciel,
Apre, tu poursuis ta vengeance
Sur la rampante et vile engeance
Qui causa ton deuil éternel.

On te redoute, on te dit folle,
La fauvette crie et s'envole
Dès qu'elle te voit approcher;
A tes haillons les chiens aboient,
Tous à la ferme te rudoient
Quand tu demandes le coucher.

Mais que t'importe, ô Justicière,
Qu'on te nomme « trève » * et sorcière ?
Tu vas, sans dégoût ni remord,
A la tâche où Dieu te convie :
Quand son printemps fait de la vie,
Toi, tu fais la guerre à la Mort.

* Fantôme, revenant.



UN SAGE

Si loin vers mon berceau que mon esprit remonte,
Je le revois, le bon docteur, sur son cheval,
Cravache au poing, trottant par la plaine et le val,
Espéré, craint, — parfois par la Mort rude et prompte
Devancé, retournant alors, d'un trot pareil,
Et s'en allant vers d'autres seuils où l'on l'appelle;
Arrivant le matin, doux comme le soleil,
Ou quand tombe la nuit, sombre et triste comme elle.

Les miens, à la scierie ou sous les bois, souvent,
Dans ces âpres combats où l'arbre se défend,
Quoique adroits, se sentaient maîtrisés par la force
Et rentraient quelque côte enfoncée, un bras mort,
Ou saignants, car l'acier peut se tromper d'écorce,
Et c'est avec bonheur que dans la chair il mord...
— Vite à Randan quérir le docteur, vite, vite!

Et quelles nuits d'angoisse ! On pleurait, on priait,
Souhaitant, redoutant la terrible visite ;
Seul le blessé pour nous rassurer souriait...
Soudain le trot pressé d'un cheval sur la route :
C'était lui ! — Rose et blond, court sur jambes, l'œil gris
Et froid comme l'acier de sa trousse. — Ah ! nos cris
De marmots effarés qu'il mettait en déroute
Et qui, tremblants, cachés sous des piles de bois
Ou dans le *bouge* des moulins, tenions nos doigts
Aux oreilles, de peur d'ouïr des plaintes sourdes !...

— Trente ans après je l'ai revu, les jambes lourdes
Ne quittant guère plus son seuil hospitalier
Où l'on venait encor de loin le supplier
De rapetasser bras et jambes, de recoudre
Les encoches de la cognée ou de la poudre,
Ou d'arracher, — toujours sans bourse délier, —
La molaire enragée et qui ne veut plus moudre...
Je le revois, serein, accueillant, familier,
Doucement ironique et vrai sage champêtre,
Père adoré, grand-père, ayant, comme un beau hêtre,
D'innombrables rejets vigoureux à ses pieds,
Par qui son cœur et son cerveau multipliés
Vont se continuer et mourir pour renaître.

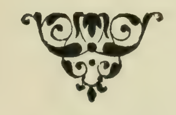
* * *

En sentant le grand soir approcher, il tournait
De plus en plus son clair esprit vers les mystères
Des saisons, s'occupant longuement de ses terres,
Changeant en froment roux l'ajonc et le genêt,
Quadruplant, décuplant ses troupeaux et ses herbes,
Ses outils et ses bœufs, ses labours et ses gerbes ;
Semant autour de lui l'exemple et le conseil,
Heureux de voir au sien le blé d'autrui pareil,
Et de persuader à plus d'un qui peut-être,
Fasciné par la ville, eût quitté le sillon,
De ne pas raccourcir en canne l'aiguillon
Dont il mène ses bœufs labourer, boire ou paître,
Mais de vivre, les pieds dans la glèbe, et sans maître.

* * *

Et voilà qu'à son tour il vient de s'en aller
Vers la colline où tous les soirs, de sa fenêtre,

Il regardait sur le couchant se profiler
Le petit clocher bleu qui semblait l'appeler
Obstinément, trois fois le jour, de sa voix sainte.
Trop vaillant pour gémir, trop chrétien pour trembler,
A ceux qui l'entouraient il épargna la plainte;
Et, par-dessus ses bois, ses beaux bois reverdis,
Ses prés en fleurs, ses jeunes blés couverts d'épis,
Son âme, — il n'était point de ces savants qui nient
L'esprit que n'atteint pas le scalpel qu'ils manient, —
Son âme a pris son vol, confiante; et son corps
Dort près des siens, en attendant l'appel des morts...



DOIGTS DE MORTE

A mon ami A. Driesler.

Au déclin des chaleurs torrides,
Vers le fond des grands prés arides,
Sous les noisetiers, près des eaux,
Naissent les fleurs mélancoliques
De septembre, les fins colchiques
Aux longues urnes en fuséaux.

Leur chair délicate et rosée
Croît vite, même sans rosée;
Douces fleurs d'arrière-saison,
Elles ont si hâte de vivre,
Si soif de l'air qui les enivre,
Et si peur du premier frisson!...

Chez nous encore on les appelle
« Doigts de morte »; et l'image est belle.
Doigts de mortes jeunes, s'entend,
Qui regretteraient la lumière,
Et, s'échappant du cimetière
Qui les prit par un soir d'autan,

Retourneraient dans les prairies
Où pleuvent les feuilles flétries
Des peupliers et des bouleaux
Y refleurir quelques semaines,
Puis, sentant les bises prochaines,
Se recoucher dans leurs tombeaux...

Petites mortes ingénues,
Nous vous avons jadis connues;
Vous aviez dix, douze ou quinze ans;
Vous étiez longues, frêles, roses,
Avec de languissantes poses
Et de beaux grands yeux trop luisants.

Nous vous aimions plus que les autres;
Et nos mères plaignaient les vôtres,
Et parfois nous disaient tout bas :

« Rose, Miette, Alexandrine
Mourront jeunes de la poitrine :
Ne vous en amourachez pas! »

Et nous les aimions davantage...
Toutes moururent avant l'âge;
Et c'est pourquoi Dieu, très clément,
Permet sans doute qu'à l'automne
De son beau ciel trop monotone
Elles descendent un moment,

Afin qu'en longeant la prairie
De demi-deuil soudain fleurie
Le poète au deuil éternel
Ressuscite dans ses pensées
Tant d'enfantines fiancées
Qui n'ont trouvé d'époux qu'au ciel.



LA MORT DU PASTEUR

Il est mort à son tour, le pauvre vieux curé
Si secourable et cher à tous, si vénéré,
Vrai pasteur selon l'Évangile,
Qui guida cinquante ans et sans faiblir un jour
— Ame ardente en un corps fragile —
Son troupeau de mineurs ou de gens de labour.

Il s'en va, le bon vieil ami de Jean-le-Pâtre.
Tous deux bergers, tous deux ont cessé de combattre
Pour leurs brebis, loups et démons.
Un même paradis les réunit, je pense,
Comme autrefois landes et monts
Où la bruyère en fleurs vit jouer leur enfance.

Aux champs de la Niade et de Ginestouzet,
Où l'un prenait racine, où l'autre ne faisait
Que quelques visites furtives,
Leurs petits-neveux vont fraternisant encor,
Dans les genêts, près des eaux vives,
Jouant les mêmes jeux dans le même décor.

C'est là, dos au Lagast et face à Peyrebrune,
Que je voudrais vos deux tombes n'en faisant qu'une
Se détachant sur la hauteur,
Pour l'honneur de mon coin de terre et pour l'exemple,
Berger épique et saint pasteur,
Des vertus de la glèbe et des vertus du temple...

Mais non, il n'y faut point songer :
Mort ou vivant, le bon berger
Doit demeurer parmi ses.ouailles.
On ne verra plus ta jument,
Mon cher curé, trotter gaîment
Sur la mousse ou dans les pierrailles,

Comme aux jours lointains où, parfois,
A travers bruyères et bois,
Tu venais voir ta maisonnée,

Goûter le miel, le vin nouveau,
Bénir quelque récent berceau
Et tes vieux sous la cheminée.

Et l'on ne verra pas non plus,
Sous les chênes aux bras velus
Parés des splendeurs hivernales,
Quelque rustique corbillard
Ramenant, drapé de brouillard,
Ton cercueil aux landes natales.

Tu dors aux lieux où si longtemps
Tu consumas tous tes instants
De jour, de nuit, hier encore,
A soutenir, à relever,
A conduire, éclairer, sauver
De pauvres gens que l'on ignore;

Debout bien avant l'angélus,
Veillant quand rien ne bougeait plus
Dans les champs ni dans la bourgade;
Courant, confessant ou priant,
Exténué mais souriant,
Et gai même au lit du malade;

Puis, de retour, las d'être à tous,
Sur les pavés nus, à genoux
Sous la lampe du sanctuaire,
Versant ton cœur de parfums plein
Comme un beau calice au déclin
D'un jour d'amour et de lumière.

Peu contemplatif cependant,
Gardant sur un foyer ardent
Un cerveau bien clair de rustique,
Un fin sourire, et quelquefois
Cette verdeur d'esprit gaulois
Que le terroir jamais n'abdique.

Pas très savant non plus, je crois,
Et ne songeant pas sous la croix
Aux merveilles de l'exégèse,
Mais sachant bien comme on s'y prend
Pour délivrer un cœur souffrant
Du fardeau moral qui lui pèse;

N'écrivant point, mais élevant
Église, clocher ou couvent,
Bonnes œuvres sur œuvres pies,

— Degrés d'une échelle sans fin
Qui t'a conduit au seuil divin
Où tu guidas tant d'autres vies...

*
* *

On te disait : « Reposez-vous !
Vos petits-neveux sous les houx
Du hameau natal vous appellent... »
Tu ne t'es point laissé tenter :
« Est-il l'heure de déserter ?
Le loup rôde et mes agneaux bêlent. »

Et tu tombes en bon pasteur,
Face au danger, sur la hauteur
Où nos pères, croyants robustes,
Plus haut que leurs clochers épars
Érigèrent près des remparts
— Chêne dominant mille arbustes —

Ce clocher de Rodez, témoin
D'un temps si beau, déjà si loin,
Qui sent frémir sa noble pierre

Lorsqu'un apôtre comme toi
Succombe à ses pieds pour la foi
Qui le dressa dans la lumière.

*
* *

Repose maintenant dans le petit tombeau
Que t'élèvera ton troupeau
Parmi les autres morts de ta chère paroisse,
Et d'où ton âme encore ira vers les douleurs
Des vivants, relevant des fronts, séchant des pleurs,
Apaisant la crainte et l'angoisse;

Tandis que de ton corps d'ascète et de terrien,
Usé, fripé, réduit à rien,
Mais qui logea longtemps une hôtesse divine,
Dieu permettra qu'ainsi que d'un saint d'autrefois
Pousse peut-être, à l'heure où verdissent nos bois,
Une branche en fleurs d'aubépine!



POUR J.-H. FABRE

Je te salue aussi, mon glorieux aîné,
Mon très rustique et très savant compatriote;
Le vieux Rouergue d'où tu t'es déraciné
A Sérignan qui t'a pour hôte
T'a généreusement prêté, mais non donné.

Et du haut Levezou, parfumé de bruyères,
Des Palanges, taillis noirs et blondes clairières,
Et de la lande rase et des maigres sillons
Où l'alouette et les grillons
Bercèrent tes sommeils d'enfant parmi les pierres,

L'âme de notre sol se lève et te bénit.
Et parce que je suis du même coin de terre,
Que mon nid fut posé pas bien loin de ton nid,
Et que ce doux lien unit
Un cadet de Brizeux au petit-fils d'Homère,

Je te transmets l'appel et le geste attendris
Que de ses hauts plateaux lointains elle t'envoie,
La vieille Mère à qui la Provence t'a pris,
Mais qui pardonne, dans sa joie
De savoir grand un des meilleurs qu'elle ait nourris.

Aussi, lorsque l'essaim du rucher des *Annales*
T'aura versé le miel de ses fervents discours,
Songe, sans renier le pays des cigales,
Que les grillons chantent toujours
Le long des noisetiers de nos combes natales;

Qu'il serait doux pour toi, chargé de gloire et d'ans,
De revoir une fois le logis des ancêtres,
Ou, s'il s'est écroulé sous les coups des autans,
Le robuste bouquet de hêtres
Qui l'abritait et qui reverdit au printemps,

Et le petit clocher, et l'étroit cimetière
Où, dans la glaise brune et moelleuse à leurs reins,
Reposent la plupart de tes contemporains,
Et sous eux, poussière et litière,
D'autres épis couchés dont nous sommes les grains.

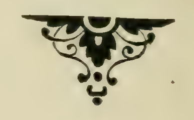
Songe qu'il est là-haut tel bon octogénaire
Peut-être qui te vit petit pâtre, suivant
Tes bêtes sur la friche, observant et rêvant,
Qui te nommait « visionnaire »,
Mais qui mourrait heureux de t'avoir vu savant;

Songe que sous un mur attiédi quelque aïeule
Qui file sa quenouille ou dit son chapelet
Se souvient de l'adolescent qui l'appelait
Pour lui faire admirer un criquet sur l'éteule,
Puis, pensif, vers la gloire à jamais s'en allait;

Songe que les marmots apprennent à l'école
Ton nom et ton renom, et, le long des ronciers,
Par les vieux chemins creux marchent, extasiés
Que l'on puisse se faire une belle auréole
Avec des livres sur la mante et les bousiers...

Écoute le concert de tant de voix bénies :
Voix du sol et des eaux, de l'azur, des bois sourds,
De l'agreste clocher aux frustes symphonies,
Et des vieux survivants et des primes amours;
Et donne à ton berceau quelques-uns de tes jours.

Déserteur couronné, vers ta Mère-nourrice
Retourne, par un soir de printemps calme et doux,
Mets-toi pieusement devant Elle à genoux,
Pour que sa rude main sur ton front assortisse
A ton divin laurier une branche de houx.



NOËL DE VIEUX

Oh ! la tristesse de ces fêtes de famille,
Lorsque la famille n'est plus ;
Que la flamme dans l'âtre est éteinte, ou ne brille
Que pour deux pauvres vieux perclus
Dont les enfants sont morts ou perdus dans les villes,
Fort loin, écrivant rarement,
Et qui tendent vers les tisons leurs doigts débiles
Agités d'un long tremblement...
Oui, c'est Noël, la fête intime sans rivale ;
On est nombreux, chez les voisins ;
On chante, et les chansons dominent la rafale ;
Les rires montent, francs et sains.
Dehors, les gens des mas, aux carillons des cloches,
Sous la limousine, en sabots,

Accourent à travers landes, forêts et roches,
Des tisons au poing pour flambeaux,
Vers la rustique église où l'on chante matines ;
Leurs pas sur les sentiers durcis
Sonnent... Et les deux vieux, pauvres faces chagrines
Où se lisent tant de soucis,
Restent silencieux à regarder la braise
De leur misérable foyer,
Symbole de leurs cœurs usés où tout s'apaise,
Puis leur vieux lit de merisier
A peu près large comme un cercueil à deux places,
Où tinrent pourtant leurs amours,
Où de calmes sommeils reposaient leurs chairs lasses
Des lessives et des labours,
Et qui les sollicite encor de son coin d'ombre
Et du retroussis de ses draps
A chercher dans le rêve où toute angoisse sombre
L'oubli des morts ou des ingrats.
— Oui, couchons-nous, dit le bon vieux ; le bûcher baisse,
Et l'huile aussi dans le « calèl » ;
La messe de minuit, ce n'est plus notre messe :
Fête de jeunes, la Noël !
— Allons donc nous coucher, consent la douce vieille,
Mais faisons la prière avant...
Elle la dit, et lui, répond : deux bruits d'abeille
Perdus dans la nuit et le vent,

Mais que Jésus entend, malgré la voix des cloches
Et le *Gloria* solennel
De l'orgue dans la nef, du torrent sur les roches
Et des chœurs d'anges dans son ciel.



JAMAIS PLUS !

Ainsi donc jamais plus, non, jamais, nulle part,
Ni le long du flot bleu qui berça sa naissance,
Ni dans mes bois touffus où vint rêver plus tard
Sa gracieuse adolescence,
Ni dans son noir Paris de boue et de brouillard ;

Jamais plus, jamais plus, fût-ce un jour, fût-ce une heure.
— Malgré les cris et les appels désespérés
D'une mère en révolte et d'un père qui pleure, —
Elle ne revivra sous ses traits adorés,
L'enfant qui fut l'orgueil de notre humble demeure.

Jamais plus, au matin, ses yeux ne s'ouvriront
Pour saluer le jour, l'espérance et la joie;
Notre baiser en vain cherchera son beau front,
Ses lourds cheveux, ses cils de soie;
Et sans la ramener tous les soirs tomberont.

Plus rien d'Elle, jamais : ni sa voix tendre et chaude,
Ni son rire, — un bruit frais de source dans les bois, —
Ni son geste animant le clavier sous ses doigts;
Pas même une vapeur fugitive qui rôde
Dans le miroir désert qui la vit tant de fois!...

*
* *

En vain nous retournons, comme en pèlerinage,
Vers les villes qu'elle habita, frappant au seuil
De tous ceux qui jadis lui faisaient tendre accueil;
Nuls yeux n'ont gardé son image,
Et rien d'Elle ne lui survit que notre deuil.

Et si, las de poursuivre une ombre décevante,
Nous rentrons sous le toit qui la vit tant souffrir
Un an, désespérer six longs mois, et mourir,
Nous retrouvons autour, impassible et vivante,
La Nature où tout va renaître et refleurir.

Les fleurs de l'herbe haute émergent et sourient
A l'aube, à la rosée, à l'azur, au soleil;
L'abeille accourt les saluer dès son réveil;
Les pins et les cyprès géants chantent ou prient :
Et seule notre enfant dort son pesant sommeil.

Son sommeil! Est-il vrai? Seigneur, Seigneur, dort-elle
Seulement, sans douleurs, sans regrets d'ici-bas,
Elle qui depuis tant de nuits ne dormait pas,
Quand soudain l'effleura de l'aile
La Berceuse dont nul n'entend venir les pas?

Dors-tu, ma douce enfant, d'un sommeil sans nul songe,
Dont même notre appel ne peut rompre le cours,
Et qui ne finira qu'avec la fin des jours?
Dors-tu paisiblement, loin de l'humain mensonge
Qui fait si bref le rêve et les réveils si lourds?

Ou bien si le Néant, mer vaste, morne et grise
Où tombent, nous dit-on, sans arrêt, les humains,
Comme flocons de neige aux mares des chemins,
        Papillon meurtri, t'a reprise,
Abolissant pour toi hiers et lendemains?

Ou bien encore... — Ah! Dieu, l'effroyable mystère!
L'horrible mur où l'on meurtrit ses poings en vain
Comme dans un cachot des enfants ayant faim...
Ne rien savoir et ne rien pouvoir — que se taire,
Ou pleurer, ou prier, ou maudire sans fin!



VOIX ÉTEINTE

Elle perdit d'abord et par degrés sa voix
Qu'elle avait chaude et grave, émue et pénétrante
Comme la voix du loriot au fond des bois...
En l'écoutant chanter pour ses amis, parfois,
Même quand nul encor ne la savait souffrante,
Je me sentis le cœur traversé du soupçon
Qu'elle leur donnait trop de son âme vibrante,
Que son air s'achevait en un furtif frisson,
Et que le luth un jour plierait sous la chanson.
Et soudain, confirmant et dépassant mes craintes,
Un mal lâche et sournois la saisit au gosier,
Comme pour empêcher ses plaintes,
Et l'étouffa sous ses étreintes
Tel un serpent un rossignol dans un rosier...

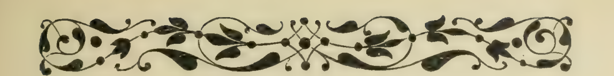
Oh! quinze mois entiers l'angoissante torture
D'entendre s'enrouer, tousser, tousser encor,
Tousser d'une toux rauque et suffocante et dure
La gorge d'où longtemps avaient pris leur essor
        Tant de beaux chants à l'aile d'or!
Chaque matin sentir plus sourde sa parole,
Et ses efforts plus grands, plus vains, plus anxieux
Pour l'appel qui supplie ou le mot qui console
        La pauvre mère qui s'affole...
Puis ne plus rien entendre d'Elle — que ses yeux!

La douce enfant, si bien douée et si peu fière
De tous ses autres dons, aimait pourtant celui
        Par qui son âme tout entière
        S'unissait à l'âme d'autrui :
Elle pleurait sa voix d'amour et de lumière,
Sans se douter encor que la Mort la voulait
Toute, et qu'avec sa voix son âme s'en allait...

O chère voix qui ne vis plus qu'en notre oreille;
Voix qui faisais jadis notre maison pareille
A la ruche joyeuse et vibrante sans fin;
Voix tendre et si prenante, archet vraiment divin
Qui passais sur les cœurs, et jamais, ô merveille,
        Ne les sollicitais en vain;

Maintenant que dans l'air tu t'es évanouie,
Perdue, — ou bien plutôt, puisque rien ne se perd,
Très loin, très loin de nous à tout jamais enfuie,
Sans doute entrée au vaste et sublime concert
Où pour l'éternité Dieu fait ses symphonies
Avec toutes nos voix dans son amour unies,
— Ma voix de vieux poète aux destins révolus
Gémira sur le tien, mais ne chantera plus.





ADIEU

ADIEU!... *C'est le mot qui délie*
Et c'est aussi le mot qui rompt;
Il est cruel, terrible et prompt,
Ou trempé de mélancolie.

Adieu!... Que ce soit dans les pleurs
Ou dans quelque pâle sourire,
A chaque pas il faut le dire,
Ce petit mot gros de douleurs...

L'enfant comme un pinson gazouille.
Le père part : « Mignon, adieu ! »
Et, sans savoir pourquoi, l'œil bleu
Du bambin se trouble et se mouille.

Il a dix ans... « Vite, au chef-lieu,
Dit le père, vite à l'école ! »
La pauvre mère se désole :
« Travaille bien, mon fils, adieu ! »

On a seize ans ; une cousine
Vous a mis l'âme tout en feu :
Elle en épouse un autre ! Adieu !
Et la douleur vous assassine...

Vingt ans... Soldat ! Guerre, morbleu !
L'odeur de la poudre vous grise ;
Et cependant le cœur se brise
Lorsque au village on dit adieu.

On se marie, on devient père.
Dans son petit lit rose ou bleu
Le nouveau-né se meurt... Adieu!
Et l'on crie et l'on désespère...

Puis votre mère va vers Dieu;
Douce et grave comme une sainte,
De sa chère voix presque éteinte
Que vous dit-elle encore? — Adieu!

Votre père, que l'âge dompte,
Ira la rejoindre sous peu:
Encore un déchirant adieu...
Bientôt vous en perdrez le compte.

Vos amis meurent en tout lieu,
Et chaque jour il vous arrive
Quelque lamentable missive:
Un tel est mort: nouvel adieu!...

Pourtant il vous restait encore
Une enfant — un coin de ciel bleu.
Votre couchant est un adieu,
Mais sa jeunesse est une aurore.

Or un mal sourd à petit feu
A consumé l'enfant superbe;
Toute votre race est sous l'herbe;
Et c'est l'irréparable adieu...

Sur la route toujours plus morne
Dont on a passé le milieu,
On va : projets, or, gloire... adieu!
Enfin on aperçoit la borne,

Et l'on fait ce suprême vœu :
« Vienne la mort qui nous délivre,
Et referme à jamais le livre
Dont chaque page est un adieu! »



TABLE



TABLE



Achevé d'imprimer

le trente et un mai mil neuf cent douze

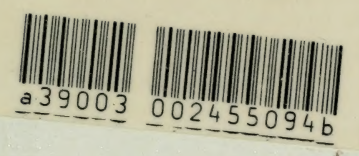
PAR

ALPHONSE LEMERRE

6, RUE DES BERGERS, 6

A PARIS

O. — 5351.


a39003 002455094b

